

## LA GRAND'MÈRE

« Cette petite est absolument insupportable ! Elle est incorrigible ! Je n'en ferai jamais rien de bon !

— Qu'y a-t-il encore, grand'mère ? interrogea Marie qui rentrait.

— Il y a, s'écria la vieille Anna, que ta nièce est menteuse, désobéissante, méchante ; je crois qu'elle a vraiment tous les défauts, et je renonce à l'élever.

— Mais qu'a-t-elle fait, cette mignonne ? reprit Anna d'un ton légèrement moqueur, tandis que la petite accourait vers sa jeune tante et se jetait dans ses bras.

— Elle m'a désobéi, mademoiselle, et elle m'a répondu malhonnêtement. Je lui avais défendu de jouer avec sa belle poupée, et, pendant que je travaillais au rouet, elle a profité de ce que je ne faisais pas attention à elle pour prendre cette poupée dans le coffre où elle était serrée... Mais elle est rusée, tu vas voir. Il y avait déjà quelque temps que je ne l'entendais plus ; je la croyais bien tranquillement assise dans sa petite chaise, quand elle vient me câliner... Bon, me dis-je, elle va me demander une récompense parce qu'elle a été bien sage ; et j'étais disposée à lui accorder ce qu'elle allait me demander. Mais pas du tout, c'était pour me dire qu'elle avait trouvé sa belle poupée par terre, dans un coin, avec les deux bras cassés et que c'était le chien qui l'avait abîmée... Je me suis mise en colère, comme de juste ; je lui ai dit qu'elle était une vilaine menteuse, qu'elle avait été prendre la poupée sans ma permission et que c'était elle qui l'avait cassée en jouant... Alors, elle s'est sauvée en me tirant la langue et ma foi, comme j'ai mes douleurs, je n'ai pas pu l'attraper...

Ce n'était pas d'ailleurs la première fois que cela arrivait, et la pauvre vieille femme se trouvait bien malheureuse. Depuis un an que la mère de ces deux enfants était morte, c'était sur elle que reposaient tous les soins du ménage.

En effet, leur mère avait été une vraie ménagère, sérieuse et grave comme il convient, c'était plaisir de voir comme la maison était tenue. C'était elle qui savait élever Elsi et aussi celle-ci n'était pas une petite mal élevée comme maintenant.

Marie était au contraire une étourdie, une vraie coquette, ne pensant qu'à sa toilette et incapable d'aucune préoccupation sérieuse.

C'était donc la vieille grand'mère qui faisait tout, et, malgré son âge, malgré ses mauvaises jambes, qui l'empêchaient d'aller comme elle l'aurait voulu, elle parvenait à sauver les apparences, et la maison avait encore un certain air de bonne tenue. Ah ! mais il n'aurait pas fallu y regarder de trop près ; — dame ! elle n'avait pas vingt ans, et elle ne voulait pas se tuer non plus ; — seulement, s'il y avait quelque chose qui clochât, il n'y paraissait pas, et, ma foi, c'était le principal.

Et qui est-ce qui s'occupait des petites orphelines ? Ce n'était certes pas sa tante. Est-ce qu'elle en était capable ? Elle était certes bien trop futile, et ce n'était pas en donnant toujours raison à Elsi qu'elle en faisait une petite fille bien sage.

Ah ! si elle avait été maîtresse ! Mais son fils, le brave et bon Karl, aimait trop ses enfants et donnait aussi raison à Elsi. Il fallait donc que la pauvre vieille se soumit, et c'était ce qu'elle faisait toujours.

La bonne grand'mère faisait toutes ces réflexions en elle-même, tout en filant ; et s'il lui échappait parfois un gros soupir, il était étouffé par le ronron du rouet.

Elle exagérait peut-être un peu, la pauvre femme, parce qu'elle était bien fâchée. Il est vrai que la belle Maria était un peu étourdie ; elle adorait sa petite nièce, et comme elle avait un caractère très spontané, elle se laissait trop aller au plaisir de la voir heureuse. Elle lui plaignait tant d'ailleurs d'avoir perdu sa mère ! Et c'est ainsi qu'elle ne savait ni la gronder ni la punir. Pour rien au monde elle n'eût voulu la faire pleurer, et elle trouvait, dans son inexpérience, que grand'mère était trop sévère pour une petite fille de cinq ans.

La jeune tante ne songeait pas qu'en gâtant ainsi la petite, elle faisait de la peine, beaucoup de peine à la grand'mère qui était si dévouée, et qu'en même temps elle rendait mauvais service à l'enfant.

Elle n'avait pas encore la raison d'une mère, et l'avenir lui réservait une leçon qui devait la guérir à jamais de sa légèreté de caractère.

Voici donc ce qu'il arriva :

Il va sans dire que cette fois encore la vieille grand'mère céda. Bien qu'elle eût déclaré énergiquement qu'elle ne voulait plus s'occuper de la petite, et qu'elle fût parfaitement décidée à le faire, son bon cœur l'emporta quand elle fut calmée, et elle continua comme par le passé à veiller sur l'enfant et à la soigner, car sa tante n'était



La petite Elsi l'embrassait. (P. 9, col. 1.)

Mais elle mérite une correction, et, si tu ne la punis pas, je déclare que je ne veux plus m'en occuper. Tu t'arrangeras comme tu pourras, mais c'est ainsi."

La grand'mère avait dit cela tout d'une haleine, et comme la jeune fille prenait la petite dans ses bras en l'embrassant, elle se tut et, revenant à sa place, près du grand poêle de fer, elle se mit à filer, la bouche pinée et les larmes aux yeux.

Pauvre vieille grand'mère ! on lui donnait toujours tort ! C'était elle qui avait tout le mal. Il n'y avait qu'elle de sérieuse à la maison et on l'humiliait toujours en se moquant d'elle ! On la trouvait ennuyeuse parce qu'elle n'était plus jeune et qu'elle avait des rides et des cheveux blancs ! Ah ! le monde était bien injuste !

Elle se disait cela pendant que la belle Maria, toute fraîche et souriante, dans le plein éclat de ses vingt ans, s'asseyait de l'autre côté du poêle en lui tournant le dos. Elle avait près d'elle ses deux petites nièces, deux pauvres orphelines. Le bébé, tout rose dans un petit berceau d'osier blanc, dormait d'un beau sommeil d'enfant, et l'aînée, la petite Elsi, debout l'embrassait et la caressait tandis qu'elle tricottait.

Et elle pensait en effet que les vieilles gens sont bien désagréables, que la gentille enfant était si mignonne qu'on ne pouvait s'empêcher de tout lui pardonner et qu'en somme ce n'était pas un crime d'avoir cassé les bras de sa poupée.

Elsi trouvait évidemment de son côté que petite tante était bien plus aimable que grand'mère, et si elle ne cessait d'embrasser et de câliner celle-là, c'était un peu, dans cette malicieuse tête d'enfant, pour taquiner celle-ci.

jamais là que pour la caresser et jouer avec elle.

C'était donc toujours la même vie. La petite devenait toujours plus désobéissante, la jeune tante prenait sa défense chaque fois qu'elle était grondée ou punie, et chaque fois que cela se présentait, la grand'mère jurait ses grands dieux qu'elle renonçait à faire l'éducation de la petite ; elle pleurait un peu, boudait beaucoup, puis finissait par pardonner tout à l'enfant et à la tante.

Un jour donc, un beau jour de printemps, où la nature était en fête, elle était assise devant la porte du chalet, à l'ombre du toit, et elle filait comme toujours entre ses doigts menus.

Toute la campagne était en fleurs, des arbres roses et blancs s'étendaient de tous côtés dans la campagne verdoyante, et les chants des charbonniers emplissaient l'air de gaieté.

La mignonne Elsi, belle comme ce jour de printemps, courait après les papillons dans le verger en poussant des cris qui, chaque fois, effrayaient la grand'mère.

« Pourquoi crier ainsi, petite folle ? disait-elle ; tu me fais peur ! Je crois toujours que tu t'es fait mal.

— Mais non, grand-maman, fit la gentille espiègle ; tu le vois bien, je joue avec les papillons ; seulement je ne peux pas les attraper ; ils sont plus lestes que moi ; ils se sauvent, ils se cachent dans les fleurs, et, quand je ne sais plus où ils sont passés, ils viennent se poser sur ma figure ; alors j'ai peur et je pousse des cris en tapant des mains pour les faire partir.

— C'est bien, reprit la grand'mère. Seulement ne t'éloigne pas et surtout ne va pas près de la rivière, car tu te noierais."